

Tous coururent à leurs sabres, et de tous ces visages si gracieux et si doux, il ne resta plus que des faces menaçantes et terribles.

Quant à la peur, tu penses bien qu'ils ne la connaissaient pas.

Mon danseur m'avait aussi quittée, plus brave encore, plus audacieux, plus étincelant que les autres, et l'admiration vint se joindre à tous les sentiments qu'il m'inspirait déjà.

J'aurais voulu monter à cheval, et voler à ses côtés sur le champ de bataille. Sa vaillance s'infiltrait en moi.

Il tenait encore ma rose et la mit à son casque, auprès de sa cocarde.

À ce moment où il sortit, nos regards se rencontrèrent, et ce fut comme une étincelle électrique.

Puis nous restâmes seules et tremblantes, pour ainsi dire honteuses, de ces frivoles ajustements de bal, nos seules armes à nous.

Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais passé une plus longue heure de ma vie.

Nous avions ouvert les fenêtres et nous écoutions. Quant à rentrer chez soi, nous eussions pu le faire que personne n'y aurait songé, dans la crainte de se trouver entre les deux partis, qui pouvaient d'un instant à l'autre, engager un combat de rues.

Bientôt cependant les coups de canon cessèrent et le bruit du combat se perdit dans le lointain.

Nous augurâmes de là que les Hongrois étaient vainqueurs, et nous avions raison. En effet, un quart d'heure s'était à peine écoulé que l'état-major revint au galop; ils étaient tous riants et joyeux, comme au sortir d'une fête.

Quelques-uns faisaient disparaître de leurs uniformes des taches de boue ou de sang.

Chacun retrouva sa danseuse.

"Où en étions-nous? demanda l'un d'eux.

— Parbleu! reprit joyeusement un autre, nous en étions à la première figure du quadrille."

Et la danse se reforma comme si rien ne se fût passé.

Cependant mon danseur et le major manquaient à l'appel.....

Je tenais mes yeux cloués sur la porte; une sueur froide inondait mon front; la fièvre et l'anxiété battaient par mes artères. Tous arrivaient successivement, sauf celui que j'attendais.

Enfin, le major entra.

Il jeta autour de lui un douloureux regard, et vint droit à moi dès qu'il m'eut aperçue.

"Chère demoiselle, me dit-il, votre danseur m'a chargé de l'excuser auprès de vous; il n'eût certainement pas demandé mieux que d'achever tout de suite la contre-

danse..... mais un boulet lui ayant emporté la jambe, il est naturellement obligé d'attendre l'imputation.

"Ah! chère Laure, je ne danserai plus de quadrille!"

Et, comme je te le disais au commencement de cette lettre, je suis au lit, malade et désespérée.

Traduit du hongrois de SAJO,
par PAUL DURIVAGE.

LE CARILLON

Québec, 21 Novembre 1879.

CONDITIONS.

On demande des agents partout pour la vente du "Carillon."

Le prix à la douzaine est de 50 centins, payables à toutes les quinzaines.

Jusqu'à nouvel ordre, les numéros non-vendus seront repris.

Le prix de l'abonnement est de 50 centins par année, payable d'avance.

Toute personne qui nous fera parvenir une liste de quatre abonnés, recevra le "Carillon" pendant un an. À celles qui nous en procureront plus, nous donnerons vingt-cinq pour cent de commission.

Les communications concernant la rédaction ou l'administration devront être adressées :

P. D. Bilaudeau,
Boîte 35, B.-P. Québec.

AGENCE DE MONTREAL.

M. Arthur P. Godin, No. 30, rue St.-Vincent, est le seul agent autorisé du "Carillon" à Montréal.

Nous accusons réception de la correspondance suivante que nous reproduirons sans commentaire, laissant ce soin à nos lecteurs.

Mon cher Carillon.

Je me permets d'écrire la présente dans le but d'éclaircir tes lecteurs sur la situation politique du moment actuel. Ce n'est pas une mince affaire puisque nos politiciens les plus près du soleil, je veux dire du pouvoir, n'y voient goutte. Mais peu importe, ma correspondance est là; si tu la trouves digne de ton journal, tu la mettras sous le nez de tes lecteurs et je continuerai de te prodiguer mes lumières; si, au contraire, tu la jettes au panier, ma foi il me faudra bien garder mon savoir pour moi, ma tête, dut-elle en éclater. Cependant, avant d'en arriver à cette extrémité, j'irais déverser le trop plein de ma science dans les colonnes de l'Union des Cantons de l'Est.

Dans le moment où je t'écris, la

dernier électeur dépose son bulletin dans la boîte du scrutin, et il ne reste plus qu'à en faire le dépouillement. Les élections des ministres sont terminées. Ces derniers pourront jouir en paix du bien-être que les portefeuilles procureront à chacun d'eux respectivement. Ils pourront mordre à belles dents dans ces fruits récoltés par le ministre de l'Agriculture. Car on ne peut nier que s'ils sont au pouvoir aujourd'hui, c'est dû à son labour. Il s'y entend, lui, et de plus il bêche fort et dou. Parlez-moi d'un gaillard comme lui pour former un ministère.

Comme tu le sais, mon cher Carillon, il n'y avait plus moyen de s'entendre, mais pas du tout, pas du tout. C'était peut-être un peu la faute du chef de l'opposition d'alors, n'en parlons pas. Tout s'efface devant le succès dû au mérite, c'est ce que l'on dit généralement, cette fois on doit dire: devant le mérite du succès; cela s'effacera pareillement.

Or, en face d'une telle situation, qu'a-t-il fait? Voici: il a relevé ses manches d'habit comme pour ne pas les salir, ou comme s'il avait voulu se battre, et il ne fait ni un ni deux, il en a pris trois de chaque côté. Cela devait faire une collision, ce fut le contraire qui arriva. Il exhiba son cabinet au public, c'était une coalition. Il y eut bien quelques coups de sifflets à son apparition, mais la plupart applaudirent. Le tour était fait.

Maintenant comment fera-t-il pour maintenir l'accord dans cette babel politique? C'est son secret. Tout ce que je peux dire, c'est que les deux partis se reposent des fatigues de la dernière session en frottant leurs armes pour la prochaine. Il en sera de même pour les membres du nouveau cabinet. Ils ont travaillé avant pour être ministres, maintenant il va leur falloir travailler pour y rester. La providence fera le reste, c'est-à-dire dirigera les affaires de la province.

Pour finir, je dirai encore un mot des élections. Les amateurs ont pour ainsi dire dérangé les dernières..... Il y avait si peu de comtés à leur disposition. Ensuite il ne faudrait qu'un malheur pour qu'il n'y eût pas de luttes électorales d'ici à deux ans. Mon cher, juge du chagrin de ces braves gens privées du plaisir de pérorer sur les hustings. À les entendre parler d'une manière pour les voir agir de l'autre par la suite; j'en suis à cette conclusion: qu'ils ont les pieds loin de la tête. Cette vérité aura une grande influence sur notre avenir comme peuple.

En voilà bien assez pour aujourd'hui. La semaine prochaine je te

parlerai de l'installation du nouveau ministère.

Tout à toi

QUASIMODO.

Tour Notre-Dame,

20 novembre 1879.

ACTUALITES.

C'était durant la dernière session. Plusieurs électeurs venus à Québec par affaire en profitèrent pour assister aux débats de la chambre. Ils remarquèrent que leur député ne parlait jamais et ils lui en demandèrent la raison.

— Eh! répondit-il, il y a tant de mes collègues qui parlent, il faut bien qu'il y en ait quelques-uns qui écoutent.

Ce reproche ne s'adressait certainement pas au représentant de Terbonne.

— Pourquoi portez-vous vos bas à l'envers, demandait-on à un Irlandais.

— C'est parce qu'il y a des trous de l'autre côté, fut la réponse du Paddy.

Un commis de la maison Jacques-Cartier disait à une cliente, en lui montrant une pièce d'étoffe à robe.

— Je viens de vendre le même article à une dame qui sort d'ici et je l'ai enfoncé.

Naïveté.

Un citoyen du faubourg St.-Jean racontait à sa famille que le matin de son mariage il avait donné une piastre au petit garçon qui en avait servi la messe.

Une piastre, répéta l'un des enfants, qui resta quelque temps songeur comme pour calculer tout ce que cet argent lui aurait procuré et il dit avec un accent de doux reproche.

— Ah! petit père, si tu n'avais attendu!

De tout temps la Minerve a eu le monopole des annonces cocasses.

Voici ce que nous avons trouvé dans le numéro du 29 novembre 1879:

Après l'énumération des articles qu'un marchand offre en vente il y a la note suivante:

N.-B.—Assortiment général de Chapeaux de Castors superfins pour hommes noirs et gris, etc.

Nous trouvons ce qui suit dans le National du 26 novembre 1879!

Le nombre 7 et la panique. "Le nombre 7 a quelque chose de cabalistique. Les années 1817, 27, 37, 47, 57 ont été remarquables par des crises financières. Le nombre 7 est malheureux en matière d'ar-